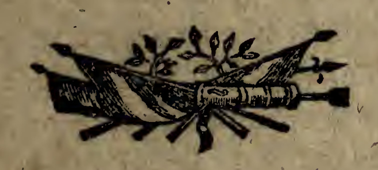
JOURNÉE
DE
JEAN-BAPTISTE HUMBERT,
HORLOGER,

Qui, le premier, a monté ſur les Tours de la Bastille.

Il eſt glorieux de s'arracher à un lâche repos, de s'expoſer aux dangers, de ne fuir ni la douleur ni la mort, de chercher les nobles aventures, de purger la terre des monſtres qui la déſolent, & de la rougir de leur ſang.

Wieland.



A PARIS,
Chez Volland, quai des Auguſtins, N.° 25.

1789.

AVERTISSEMENT.

FRANÇAIS, mes Compatriotes, je suis natif de Langres; j'ai appris l'horlogerie en Suisse, & notamment à Geneve, où j'étois Compagnon, quand cette République perdit sa liberté.

Je dormois tranquillement sur un lit de camp dans un corps-de-garde, lorsque les troupes Françaises s'emparèrent de la Ville, dont plusieurs traîtres leur avoient ouvert les portes.

Je fus témoin de la consternation des Bourgeois, & confident des imprécations qu'ils firent contre un Ministre de France, qui, disoient-ils, avoit trompé mon Roi: j'entendis si souvent des soupirs, des plaintes & des regrets, que je gardai long-temps dans mon cœur, pour ce Ministre, une partie des mêmes sentimens qu'avoient pour lui les malheureux Genevois.

Je revins à Paris en 1787; là, je

m'habituai, ſans le ſentir, à porter le joug qui paroiſſoit ſi lourd à beaucoup de mes compatriotes, les braves Pariſiens.

Comme eux, le 12 Juillet, à la nouvelle que la populace armée attaquoit les Bourgeois au lieu de les défendre, je me tranſportai à St-André-des-Arcs, pour y offrir mes ſervices, me croyant de ce Diſtrict : l'attaque aux Tuileries, par le Prince de Lambeſc, & pluſieurs autres circonſtances connues de tout le monde, ayant augmenté les allarmes des Bourgeois, & les ayant décidés à prendre les armes, je me ſoumis aux Commandans qu'ils nommerent.

Dans tous mes travaux, je croyois ſi fort n'avoir fait que mon devoir, que je n'en voulois tirer ni gloire ni avantage, content dans mon état de gagner ſix francs par jour, juſqu'à que je m'établiſſe ; mais plus content encore d'avoir aidé la France à recouvrer ſa liberté, & d'avoir cauſé quelques plaiſirs à mes parens au récit de mes actions.

Ces parens informés, par une affiche, que MM. de la Ville, demandoient à connoître les Citoyens qui se sont signalés à la prise de la Bastille, ces parens, dis-je, m'obligent d'aller détailler ma conduite à MM. les Commissaires examinateurs à l'Hôtel-de-Ville. Je préfere donner ces détails au Public, & je m'oppose à ce que la ville de Langres ajoute aucune foi, à ce que mes parens y ont mandé, jusqu'à que j'aie les certificats de tous ceux que je cite dans ma déclaration; j'invite chacun à me démentir, ou à me donner son approbation. J'ai l'honneur de prier Messieurs du Bureau de l'Hôtel-de-Ville, de faire faire les recherches que j'indique, avant d'enrégistrer aucun des faits qui me concernent, ni de me donner aucune des récompenses dont ils veulent honorer ceux qui ont servi la Patrie.

Déjà quelques Citoyens combattans pour la liberté, m'ont reconnu à l'Hôtel-de-Ville, avec mon habit & ma giberne, ils m'ont fait l'honneur de

vouloir ſigner ma déclaration, dont je leur ai fait lecture, j'y ai conſenti; mais cela ne ſuffit pas. Tout ce que j'avance a eu des témoins, ainſi il me faut la ſignature de tous ces témoins.

JOURNÉE DE J. B. HUMBERT,

QUI, le premier, a monté sur les Tours de la Bastille.

JE me nomme J. B. HUMBERT, natif de Langres, travaillant & demeurant à Paris chez M. Belliard, Horloger du Roi, rue du Hurepoix.

Me croyant du District de Saint-André-des-Arcs, je me rendis à cette Paroisse, le Lundi matin, ainsi que tous les Citoyens, avec lesquels je fis patrouille le jour & la nuit du Lundi au Mardi, mais avec des épées, le District n'ayant point de fusils, ou n'en ayant que quelques-uns.

Accablé de sommeil, de fatigue & de besoin de nourriture, je quittai le District à six heures du matin. J'appris dans la matinée qu'on délivroit aux Invalides des armes pour les Districts; je retournai aussi-tôt en avertir les Bourgeois de Saint-André, qui étoient assemblés vers les midi & demi. *M. Poirier*, Commandant, sentit la conséquence de cette nouvelle, & se disposoit à y conduire des Citoyens; mais,

retenu par les demandes de l'un & de l'autre ſur différentes choſes, il ne pouvoit partir; ne voyant, dans ces différentes affaires, que fort peu d'importances auprès de l'avantage de procurer des armes aux Bourgeois, je me ſaiſis du ſieur Poirier & l'emmenai, comme de force, avec cinq ou ſix Bourgeois.

Nous arrivâmes aux Invalides environ à deux heures, & nous y trouvâmes une grande foule, qui nous obligea de nous ſéparer. Je ne ſais ce que devint le Commandant, ni ſa troupe.

Je ſuivis la foule pour parvenir au caveau où étoient les armes.

Sur l'eſcalier du caveau, ayant trouvé un homme muni de deux fuſils, je lui en pris un, & remontai; mais au haut de l'eſcalier, la foule étoit ſi grande, *que tous ceux qui remontoient, furent forcés de ſe laiſſer tomber à la renverſe jusqu'au fond du caveau.* Ne me ſentant que froiſſé & non bleſſé par cette chûte, je ramaſſai un fuſil qui étoit à mes pieds, & je le donnai à l'inſtant à une perſonne qui n'en avoit point.

Malgré cette horrible culbute, la foule s'obſtinoit à deſcendre; comme perſonne ne pouvoit remonter, on ſe preſſa tant dans le caveau, que chacun pouſſa les cris affreux de gens qu'on étouffe.

Beaucoup de perſonnes étoient déjà ſans connoiſſance; alors tous ceux, dans le caveau, qui étoient armés, profiterent d'un avis donné de forcer la foule non armée, de faire volte-face en lui préſentant la bayonnette dans l'eſtomac. L'avis réuſſit, alors nous profitâmes

d'un moment de terreur & de reculée pour nous mettre en ligne, & forcer la foule de remonter

La foule remonta, & l'on parvint à transporter les personnes étouffées sur un gazon près du dôme & du fossé. Après avoir aidé & protégé le transport de ces personnes, voyant l'inutilité de ma présence, armé de mon fusil, je cherchai, mais vainement, mon Commandant; alors je pris le chemin de mon District.

J'appris en chemin qu'on délivroit de la poudre à l'Hôtel-de-Ville. J'y portai mes pas, on m'en donna en effet environ *un quarteron*, sans me donner de balles, *n'y en ayant point*, disoit-on.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, j'entends dire qu'on assiége la Bastille. Le regret de n'avoir point de balles, me suggéra une idée que j'accomplis aussi-tôt, c'étoit d'acheter des petits cloux, ce que je fis chez *l'Epicier du coin du Roi, à la Grêve.*

Là j'arrangeai, & graissai mon fusil.

En sortant de chez l'Epicier, comme j'allois charger mon fusil, je fus acosté d'un Citoyen qui m'annonça qu'on délivroit des balles à l'Hôtel-de-Ville, alors j'y courus & reçus en effet *six petites balles appellées chevrotines.*

Je partis aussi-tôt pour la Bastille, & chargeai mon fusil en chemin.

Arrivé par les quais dans la seconde cour de l'Arsenal, je me joignis à quelques personnes disposées à aller au siége.

Nous trouvâmes quatre Soldats du Guet-à-

pied armés de leurs fusils, je les engageai à venir au siége; sur leur réponse, qu'ils n'avoient ni poudre ni plomb, on se cottisa pour leur en donner à chacun deux coups. Alors ils suivirent de bonne volonté.

Au moment que nous passions devant l'Hôtel de la Régie, on venoit de briser deux caisses de balles, qu'on donnoit à discretion, j'en emplis une poche de mon habit, afin d'en donner à ceux qui en manqueroient. J'en ai encore plus de trois livres à présenter.

A quelques pas de là, j'entendis crier au secours par une femme, j'allai aussi-tôt à elle, & elle m'apprit *qu'on mettoit le feu au magasin des salpêtres.* Elle ajouta, *que c'étoit une injustice, puisque ce magasin avoit été ouvert & livré aux Bourgeois aussi-tôt qu'ils l'avoient desiré.* Je me fis conduire seul par cette femme au magasin, & j'y trouvai un Perruquier, *muni dans chaque main de deux tisons allumés*, avec lesquels il mettoit le feu en effet. Je courus sur ce Perruquier, & lui donnai un grand coup de la crosse de mon fusil sur l'estomac, qui le renversa. Alors ayant vu qu'un tonneau de salpêtre étoit enflammé, je le renversai sans dessus dessous pour l'étouffer, ce qui réussit.

Pendant cette action, deux domestiques de la maison vinrent me supplier de venir les aider à chasser des gens mal-intentionnés qui étoient entrés malgré eux, & avoient forcé la salle des archives, je les suivis, je chassai des appartemens plusieurs particuliers qui avoient déjà brisé des armoires, sous le prétexte de chercher de la poudre.

Je sortis alors de la maison, comblé de bénédictions ; & ayant retrouvé les soldats du Guet à qui j'avois donné de la poudre & du plomb, j'obtins de l'un d'eux qu'il se plaçât en faction devant la porte.

Je dirigeai aussi-tôt mes pas vers la Bastille, par la cour de l'Arsenal ; il étoit trois heures & demie environ : le premier pont étoit baissé, les chaînes coupées ; mais la herse barroit le passage ; on s'occupoit à faire entrer du canon à bras, les ayant démontés d'avance ; je passai par le petit pont, & j'aidai en dedans à faire entrer les deux pieces de canon.

Lorsqu'ils furent remontés sur leur affut, d'un plein & volontaire accord, on se mit en rang de cinq ou six, & je me trouvai au premier rang.

Ainsi rangés, on marcha jusqu'au pont-levis du château ; là, je vis deux soldats tués, étendus à chacun des côtés ; à gauche où j'étois, l'uniforme du soldat étendu, étoit de *Vintimille* ; je ne pus distinguer l'uniforme du soldat étendu à la droite.

On braqua les canons ; celui de bronze, en face du grand pont-levis, & un petit de fer, damasquiné en argent, en face du petit pont.

Ce canon m'obligea de quitter mon rang ; & comme on desiroit, à cet instant, savoir si, sur le donjon, on ne donnoit pas quelques nouveaux signes de paix, je me chargeai de parcourir la terrasse.

Pendant cette mission, on se décida à commencer l'attaque, à coups de fusil : je me hâtai de revenir à mon poste ; mais mon chemin se

trouvant barré par une foule de monde malgré le péril, pour le reprendre, je revins par le parapet, & repris mon poste ; je fus même obligé de mettre le pied sur le cadavre du soldat de Vintimille.

Nous tirâmes, chacun, environ six coups. Alors il parut un papier, par un trou ovale, de la largeur de quelques pouces ; on cessa de tirer : un de nous se détacha, & fut à la cuisine chercher une planche, pour aller prendre le papier ; on mit la planche sur le parapet ; beaucoup de personnes monterent dessus pour faire contre-poids : un homme s'avança sur la planche ; mais au moment qu'il alloit saisir le papier, il fut tué d'un coup de fusil, & tomba dans le fossé.

Une autre personne, aussi-tôt, qui portoit un drapeau, quitta son drapeau, & fut prendre le papier, dont on fit la lecture à haute & intelligible voix.

Le contenu de ce papier n'ayant pas satisfait par la demande qu'il faisoit d'une capitulation, on opina de tirer le canon ; chacun se rangea pour laisser passer le boulet.

A l'instant qu'on alloit mettre le feu, le petit pont-levis se baissa : à peine étoit-il baissé qu'il fut rempli ; je n'y fus environ que le dixieme. Nous trouvames fermée la porte de derriere le pont-levis ; après environ deux minutes, un Invalide vint l'ouvrir, & demanda ce qu'on vouloit : *Qu'on rendît la Bastille*, lui répondis-je, ainsi que tout le monde : alors il laissa entrer. Mon premier soin aussi-tôt fut de crier qu'on baissât le pont ; ce qui fut fait.

Alors j'entrai dans la grande cour (environ à-peu-près le huit ou le dixieme). Les Invalides étoient rangés à droite, & à gauche des Suiſſes: *nous criâmes, bas les armes;* ce qu'ils firent, hors un Officier Suiſſe. J'allai à lui, & lui préſentai la bayonnette, pour l'y forcer, en lui diſant encore, *bas les armes.* Il s'adreſſa à l'aſſemblée, en diſant: « *Meſſieurs, ſoyez per-* » *ſuadés que je n'ai pas tiré* ».

Je lui dis auſſi-tôt: « *Comment oſes-tu dire* » *que tu n'as pas tiré, ta bouche eſt encore* » *toute noircie d'avoir mordu ta cartouche?* En lui diſant ces mots, je ſautai ſur ſon ſabre; au même inſtant, un autre particulier en fit autant: comme nous diſputions moi & le particulier à qui auroit le ſabre, ma vue ſe tourne du côté d'un eſcalier à gauche, & j'y vois trois bourgeois qui avoient monté cinq ou ſix marches, & qui les redeſcendoient avec précipitation; je quittai auſſi-tôt le ſabre, &, muni de mon fuſil, que je n'avois pas quitté, je me portai vivement ſur l'eſcalier, pour donner du ſecours aux bourgeois, que je croyois qu'on venoit de faire rebrouſſer chemin: je montai rapidement juſqu'au donjon, ſans m'appercevoir que je n'étois ſuivi de perſonne; j'arrivai au haut de l'eſcalier ſans avoir rencontré perſonne non plus. Au donjon, je trouvai un ſoldat Suiſſe accroupi, me tournant le dos; je le couchai en joue, en lui criant, *bas les armes;* il ſe retourna ſurpris, & poſa à terre ſes armes, en me diſant: *Camarade, ne me tuez pas, je ſuis du Tiers-Etat, & je vous défendrai juſqu'à la derniere goutte de mon ſang: vous ſavez que*

je suis obligé de faire mon service ; mais je n'ai pas tiré.

Pendant ce discours, je ramassai son fusil ; alors je lui commandai, la bayonette sur l'estomac, de me donner sa giberne, & de me la passer au col, ce qu'il fit.

Aussi-tôt après, je fus au canon qui étoit perpendiculairement au-dessus du Pont-levis de la Bastille, à dessein de le démonter de dessus son affut, pour l'empêcher de servir. Mais comme j'avois l'épaule droite à cet effet sous la gueule du canon, je reçus un coup de fusil partant des environs, dont la balle m'atteignit au col en me perçant mon habit & mon gilet ; je tombai étendu sans connoissance ; le Suisse, à qui j'avois donné la vie, me traîna sur l'escalier, sans, pour cela, que j'aie abandonné son fusil, que je traînai avec moi, *à ce qu'il me dit ;* mais j'avois lâché le fusil pris aux Invalides.

Revenu de mon évanouissement, je me trouvai assis sur l'escalier ; le Suisse m'avoit secoué, pour me faire revenir, & pour arrêter le sang qui sortoit en abondance de ma plaie, il avoit coupé un morceau de sa chemise, qu'il avoit mis dessus.

Me trouvant abattu, je me décidai à descendre, en priant le Suisse de me soutenir, ce qu'il fit de très-bonne grace.

Vers le milieu de l'escalier, nous rencontrâmes des Bourgeois cuirassés & non cuirassés, qui montoient ; me voyant couvert de sang, ils crurent que c'étoit le Suisse qui m'avoit blessé, ils vouloient le tuer, je m'y opposai, en les désabusant. Ils me crurent heureusement sur ma parole, & je continuai toujours, soutenu par lui, à descendre.

Arrivés enſemble dans la cour, on ne voulut pas laiſſer ſortir le Suiſſe; je fus donc obligé de m'en aller ſeul; on me fit paſſage, en voyant mon ſang & ma bleſſure.

Vers la cuiſine de la Baſtille, je rencontrai un Chirurgien-Major, qui me ſollicita de lui montrer ma bleſſure; après l'avoir tâtée, il m'aſſura que j'avois, dans le col, une balle, qu'il ne pouvoit ſeul me la retirer, & il me décida à aller dans un Hôpital, me faire panſer.

En chemin, je rencontrai un particulier, qui ſortoit des Minimes, où il venoit de ſe faire panſer d'une foulure au poignet. Il me conduiſit aux Minimes, où l'on voulut bien me panſer. On n'y trouva point de balle.

Preſſé d'une violente ſoif, on me donna plein une écuelle d'étain de vin & d'eau, ce qui me rendit mes forces. Alors je me levai joyeux, dans l'intention de recourir à la Baſtille.

Je me r'habillai auſſi-tôt, je repris mon fuſil & ma giberne, mais je fus prié inſtamment de changer de réſolution, par les Minimes, qui m'avoient panſé. Ils m'aſſurerent que le mouvement pouvoit rendre ma bleſſure très-dangereuſe, & ils me firent donner ma parole de retourner dans ma chambre, pour y prendre du repos, qu'ils croyoient abſolument indiſpenſable. Ils voulurent me conduire, mais je les remerciai.

En chemin, le ſouvenir de quelques amis, demeurant rue de la Ferronnerie, me vint à la mémoire; je les avois quittés le matin, & ils avoient paru inquiets ſur les dangers que leur faiſoit preſſentir mon ardeur; je fus chez eux, & quatre Bourgeois armés me conduiſirent rue

du Hurepoix. Je reçus par-tout des éloges en passant; mais, arrivé sur le Quai des Augustins, la foule nous suivit, en me croyant un malfaiteur; & deux fois elle proposa de me mettre à mort; ne pouvant répondre à tout le monde, j'allois être *saisi*, lorsque que je fus reconnu par un Libraire du Quai; il me força d'entrer chez lui, & me sauva des mains de la foule; je couchai chez lui, & y reçus tous les secours dont j'eus besoin.

Je reposai jusque vers les minuit, que je fus réveillé par les cris répétés, *aux armes! aux armes!* alors je ne pus résister à l'envie d'être encore utile; je me levai, je m'armai & me rendis au Corps-de-Garde, où je retrouvai M. Poirier, Commandant, sous les ordres duquel je demeurai jusqu'au lendemain matin.

Nous soussignés certifions que les détails faits dans le récit contenant 16 pages, sont exacts en ce qui concerne la prise de la Bastille.

Paris, ce 12 Août 1789.

DUCASTEL, Canonier; MAILLARD, RICHARD DUPIN, GEORGET.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.